Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 15 (1927)

Heft: 261

Artikel: Le Conseil international des femmes à Genève : [1ère partie]

Autor: E.Gd.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-259157

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Conseil International des Femmes à Genève

A l'heure où nous écrivons ces lignes, les séances du C. I. F. battent leur plein. Les Commissions permanentes ont terminé leur travail; le Comité Exécutif a commencé le sien, qui doit durer jusqu'à la fin de la semaine; et l'Athénée, où flotte le drapeau suisse, puisque c'est notre Conseil national des femmes suisses qui reçoit ici ses hôtes, présente ce spectacle animé et intéressant qu'offrent toujours, même aux plus blasés sur le charme des réunions internationales, nos Congrès féminins. On va, on vient, les unes s'engouffrant dans les divers salons pour terminer la rédaction d'une résolution, les autres se pressent dans la grande salle où ont lieu les séances du Comité Exécutif et les conférences sur les diverses activités de la S. d. N.; on parle toutes les langues — l'anglais et le français cependant prédominent, — on discute ferme en prenant le thé aux heures de détente; les éclaireuses et les « pages » de service courent de droite et de gauche avec des messages; de gentilles petites chauffeuses font virevolter leurs autos devant la grande porte; et surtout on assiége l'inappréciable Bureau de renseignements, où l'on trouve de tout, des timbres-poste et des cartes pour le banquet officiel, des photographies et des journaux, les publications de la S. d. N. et des plans de Genève, et surtout une pléiade d'aimables féministes toujours prêtes à répondre à toutes les questions imaginables... Et au milieu de toute cette foule, on se rencontre, on se retrouve, on fait des connaissances, on salue les notabilités du C. I. F., celles qui sont à la brèche depuis un quart de siècle comme Lady Aberdeen elle-même, ou Mrs. Sanford, ou la vénérable Mrs. Dobson, venue pour la 32me fois d'Australie, à ce que l'on asssure, ou encore Mme Chaponnière-Chaix, qui organisa la précédente réunion du Conseil à Genève, en 1908, ou Mme Avril de Sainte-Croix, si connue et appréciée chez nous que nous la considérons un peu comme l'une des nôtres... Et puis, ce sont les femmes parlementaires, que, dans notre pays d'éternelles mineures, nous entourons d'une considération spéciale, comme Gertrud Baümer, ou Else Luders, toutes deux députées au Reichstag, ou Mme Chebecko, sénatrice polonaise, où Mme Lippens, jusqu'à ces dernières élections conseillère municipale à Bruxelles; ou encore des avocates de renom comme Maria Vérone, ou des inspectrices officielles du travail comme Fru Betty Kjelsberg, ou des représentantes de leur gouvernement à l'Assemblée de la S. d. N. comme Mlle Forchammer, que nous entendîmes souvent prendre la parole à la Salle de la Réformation; ou enfin, les nouvelles venues comme cette Hindoue, longue et fine dans ses voiles rouges, qui apporta une vision d'Orient sous le ciel gris et pluvieux dont nous a gratifiées libéralement saint Médard au milieu de quelques belles journées d'été...

Ces impressions variées et pittoresques, le public genevois, qui se pressait très nombreux à l'Aula de l'Université, fleurie de façon charmante par des mains féminines, l'a éprouvée aussi, sans doute, lors de la soirée officielle d'ouverture, le mercredi 8 juin. Beaucoup de toilettes sur l'estrade, des couleurs gaies et des bijoux, donnant à notre vieille salle académique un aspect élégant qui doit l'étonner elle-même. Après Mlle Zellweger, présidente du Conseil national des femmes suisses, qui souhaite en trois langues la bienvenue à nos hôtes étrangères; après Mlle Gourd, présidente de la Commission locale de réception, qui apporte les mêmes souhaits de la part des femmes de Genève, Lady Aberdeen présente les présidentes des 38 Conseils nationaux groupées autour d'elle, et caractérise l'œuvre du Conseil International et les principes qui sont à sa base. On aura été tout spécialement sensible, dans nos milieux féminins suisses, aux paroles de regret qu'elle a consacrées à la mémoire de deux des membres de notre Conseil national des femmes suisses, décédées depuis la dernière réunion du Conseil: Mlle de Mulinen et Mme Pieczynska. Puis, la princesse Cantacuzène (qui devait le lendemain intéresser vivement les sans-filistes en parlant à Radio-Genève de l'activité des femmes roumaines) donne des détails sur ce qui a été fait dans son pays, sur l'initiative du C. I. F., pour développer chez la jeunesse la compréhension internationale, et Dr. Baümer apporte sa contribution, comme toujours fortement pensée et très personnelle, au sujet général de cette soirée, l'entente entre femmes des différents pays.

La deuxième soirée publique, qui eut lieu à la Salle Centrale, également fleurie, et également remplie d'un public très attentif, était consacrée à une question plus spéciale: la participation de la femme à l'œuvre de la justice. Mrs. Ogilvie Gordon, qui présidait, apporta d'abord d'intéressante détails sur cette forme de l'activité féminine dans son pays: femmes juges de paix, femmes membres du jury, femmes membres de Conseils de Comtés, etc., exprimant sa surprise — qu'il n'est jamais inutile à une étrangère de manifester! — de ce que la Suisse se soit laissée tellement distancer à ce point de vue! Mme Maria Vérone, très applaudie, exposa la situation légale de la femme française, et montra les progrès réalisés dans ce domaine, alors que Dr. Else Luders accomplissait le tour de force d'indiquer en vingt minutes les modifications profondes qu'a apportées en Allemagne le droit de vote des femmes dans la législation morale, sociale, économique, montrant ainsi l'application pratique d'une parole de Gœthe: « Chacun a la force d'accomplir ce dont il est convaincu. » Enfin, Mlle Palm, secrétaire du Conseil National des Femmes suédoises, donna un rapide aperçu de la législation suédoise, dont les femmes de son pays se sont toujours vivement préoccupées, surtout en ce qui concerne la protection de l'enfance.

Mardi 14 juin, troisième et dernière séance publique, la meilleure de toutes peut-être, à cause sans doute du sujet traité, et qui était somme toute celui de la lutte contre l'immoralité sous toutes ses formes, qui intéresse toujours vivement le public, et grâce surtout à Mme Avril de Sainte-Croix, qui présidait et qui clôtura la séance par d'éloquentes paroles sur l'œuvre accomplie par la S. d. N. contre la traite, et indirectement aussi contre la réglementation de la prostitution. Mme Dr. Mayer (Allemagne), conseillère au Ministère de la prévoyance sociale, plaida avec beaucoup de chaleur la nécessité pour les femmes de s'intéresser à la cause de la moralité publique et montra l'influence des femmes députées dans l'élaboration de la nouvelle loi allemande sur la morale publique (de laquelle nous publierons prochainement une analyse détaillée); et Mlle Ulfbeck (Danemark), Mrs. Robins Gilman (Etats-Unis) et Mme Holder-Egger, députée polonaise, apportèrent toutes trois des rapports documentés, la première sur les conventions internationales sur l'émigration, la seconde sur la lutte menée aux Etats-Unis contre le mauvais cinéma, et la troisième sur la Conférence internationale contre la traite qui va tenir prochainement ses assises à Londres.

Le temps nous manque pour en dire davantage aujourd'hui. Cependant, deux mots encore des occasions de rencontres qui ont été ménagées à nos hôtes, ces rencontres, soit sous forme de réceptions, soit sous forme de promenades, étant si appréciées, que l'une de nos amies nous proposait que le prochain Congrès suffragiste international n'inscrivît rien d'autre à son programme ! ... Malheureusement, saint Médard — toujours lui ! — fit tomber de telles cataractes et souffler un vent si aigre dès le matin du dimanche, que la promenade prévue sur le lac, avec escale à Coppet pour visiter le château de Mme de Staël, ne put avoir lieu. En revanche, la réception offerte au Palais Eynard par la Commission de réception fut réussie en tous points. Par son cadre, d'abord, car toutes nos lectrices qui connaissent les vastes salons de style si pur, de décoration si sobre, de la vieille demeure patricienne, savent aussi quel charme prennent devant les glaces biseautées à l'Empire les toilettes même les plus modernes, et quel cachet tout spécial ont toujours les soirées offertes dans ce décor unique. Le temps était merveilleux et doux, et le jardin, seulement illuminé de gros ballons artistiquement disposés dans les arbres, semblait sous la lune un jardin de fées planté d'orangers magiques. Peu de musique: un orchestre discret, et de délicieux chants populaires chantés avec un goût parfait par les jolies voix fraîches du chœur des institutrices primaires, toujours à la brèche pour rendre service. Pas de discours, — ce dont certes ne se sont pas plaints les représentants des autorités! le Conseil d'Etat, notamment, et la Société des Nations s'étant fait officiellement représenter, — mais beaucoup de conversations particulières, de gaîté, de cordialité... chacun a bien voulu nous dire qu'il était enchanté, — si bien que, mettant

dans notre poche notre modestie d'hôtesse, nous avouerons que nous avons aussi partagé ce sentiment ! . . .

. . . Nous parlerons dans notre prochain numéro des séances des Commissions, des résolutions qui y ont été votées avant d'être présentées au Comité Exécutif, et enfin, des six conférences sur la S. d. N., dont l'ensemble a constitué un cours instructif très goûté des membres du C. I. F.

E. Gd.

IN MEMORIAM

Mme Adèle Lilljequist. — M. Barth. — Mlle Amélie Gampert. — Mlle Mathilde Rilliet.

Ces dernières semaines ont vu se creuser autour de nous des vides, et des personnalités nous ont quittées, qui, si elles n'appartenaient pas toutes à notre mouvement, ne l'en ont pas moins honoré par la manière dont elles ont mis en relief les capacités féminines et la valeur du travail féminin. De ce nombre est Mme Adèle Lilljequist, la femme peintre bien connue, décédée à Berne, après une longue maladie. Nous empruntons à notre confrère, la *Berna*, les lignes suivantes, qui évoquent bien cette forte personnalité féminine, à laquelle toutes ses collègues désirent rendre hommage:

« Dès sa petite enfance passée à Berne (où son père, M. Wieland-Krafft, était propriétaire du *Bernerhof*), Adèle Lilljequist avait reçu une éducation et une instruction très soignées, mais qu'elle ne considéra jamais comme achevée, s'efforçant au contraire toujours de perfectionner en elle la culture de l'idéal très élevé qu'elle voyait devant elle. Il n'y avait guère de sujet auquel elle ne s'intéressât, et pourtant, tout ce qu'elle faisait, elle le faisait aussi à fond. Le besoin de clarté, qui était la caractéristique de son être, on le retrouvait dans toutes les circonstances de sa vie, même dans les plus difficiles, où elle savait toujours déterminer la ligne de conduite à suivre entre l'abnégation d'elle-même et l'affirmation de sa personnalité.

« Restée veuve très jeune, elle éleva ses fils pour en faire des hommes capables et indépendants, les mettant ainsi à même de suivre la carrière de leur choix; puis, quand cette tâche fut achevée, et que ses fils se dispersèrent à travers le monde, elle orienta alors sa remarquable vitalité vers les beaux-arts, et de la petite flamme artistique qui existait en elle, elle fit une lumière rayonnante. Toute son énergie, tout son tempérament d'artiste, tout son sentiment si vif de l'harmonie dans la forme comme dans la couleur, elle les mit au service de son art, se perfectionnant sans cesse, travaillant avec tous les maîtres, parachevant sa technique, pour devenir enfin l'un des plus remarquables de tous nos peintres suisses. Depuis bien des années, ses envois étaient remarqués dans toutes les expositions de la Société suisse des femmes peintres et sculpteurs, dont elle fit partie vingt-cinq ans durant; elle était membre passif de la Société officielle des architectes, peintres et sculpteurs suisses, qui n'admet pas de femmes comme membres actifs; les différents jurys désignèrent toujours pour des prix ses œuvres exposées aux grandes expositions nationales suisses, alors que, dans de plus petites expositions, à Berne, à Neuchâtel, à Genève, à Zurich, la critique et le public l'accueillaient toujours favorablement. On en peut dire autant d'expositions à Stuttgart, à Cologne, à Ulm, et surtout de ce « Salon d'automne », à Paris, dont l'accès est si difficile parfois. Enfin, au moment où elle tombait gravement malade, une exposition d'une quarantaine de ses œuvres était encore organisée, à sa grande joie, à la galerie de la rue La Boétie, l'un des premiers salons d'art de Paris.

« Mais ce n'est ni par hasard, ni sans peine, qu'elle était ainsi parvenue aux premiers rangs. A un âge où beaucoup songent surtout à organiser confortablement leur vie, Adèle Lillequist avait sacrifié la tranquillité et le repos de son chez soi pour planter sa tente tantôt ici, tantôt là, partout où l'appelait la nécessité de perfectionner encore son art. Et le grand nombre d'études qu'elle a laissées, soit d'après nature, soit d'après le modèle vivant, montre quel soin elle apportait à chercher l'expression juste de son sentiment artistique. Rien chez elle n'est laissé au hasard; tout est serré de près, étudié, scruté, élagué, éclairci, pour arriver enfin au rythme des lignes, aux couleurs éclatantes, à l'air circulant partout, à l'atmosphère de soleil et de chaleur, qui caractérisent son œuvre. Jamais elle n'a exécuté un tableau, même le plus petit, si son sentiment intérieur ne lui en indiquait pas la nécessité. « Faire joli » était pour elle une négation artistique. Et c'est pourquoi il n'est pas une des œuvres qu'Adèle Lilljquist nous a laissées qui ne reflète sa personnalité, sa force de caractère, son affirmation vigoureuse du sentiment de la vie — sans jamais perdre pour cela son caractère féminin aussi noble qu'élevé.

« Mais là ne se borna pas l'activité de cette admirable nature. Après avoir présidé plusieurs années durant la Section de Berne de la Société suisse des femmes peintres et sculpteurs, elle fut élue présidente centrale en 1914, et durant ces huit lourdes années de guerre, elle sut mettre ses capacités au service de ses collègues femmes peintres et conduire sagement les destinées de cette Société. C'est à elle que nous devons, non seulement nos statuts, mais encore le niveau élevé de nos expositions, la considération qui entoure notre Société, aussi bien de la part du public que de celle des autorités: la subvention que nous recevons de la Confédération, la place qui a été faite à une de nos représentantes dans la Commission fédérale des Beaux-Arts (place qu'Adèle Lilljequist a été la première femme à occuper, y remplissant fidèlement son mandat), et la place également faite à une femme dans le jury de l'Exposition nationale des Beaux-Arts, sont là pour le prouver. Et tout cela, en nous apportant sa bonté et sa compréhension, son indulgence et son activité, vivant aussi fortement sa vie que maîtrisant son art, et nous laissant ainsi un souvenir inoubliable et un exemple lumineux d'une belle existence. . . »

Sophie Hauser.

* * *

« . . . Le jour même où les électeurs bâlois refusaient aux femmes les droits politiques, nous écrit-on de Bâle, est mort, dans cette ville, un des hommes qui, lors de la première votation populaire sur le suffrage féminin en 1920, ont été de ceux — plus rares à ce moment-là que maintenant — qui, non seulement se sont déclarés nettement partisans du droit de vote des femmes, mais qui encore ont soutenu publiquement ce droit: M. Barth, directeur de l'Ecole des jeunes filles de Bâle. La conférence qu'il a faite pour notre cause, à ce moment-là, a été l'une des plus intéressantes et des plus originales que j'aie jamais entendues.

« Mais notre mouvement lui doit encore beaucoup dans un autre domaine: ce qu'il a fait en faveur des femmes dans l'école qu'il dirigeait. Il avait à cœur de faire comprendre à ses élèves, et par elles à la jeunesse féminine, la nécessité du travail sérieux et soutenu, et il s'est toujours efforcé de leur faire donner une instruction approfondie, estimant que la femme a les mêmes droits que l'homme à l'instruction, et que la formation de son esprit et de son caractère ne doit pas être considérée comme chose secondaire ou négligeable. En outre, il s'est toujours efforcé d'augmenter la part des femmes dans l'enseignement de la jeunesse féminine: chose qui nous paraît toute naturelle, à nous autres femmes, mais que les hommes, en général, envisagent autrement, si bien que M. Barth n'a pas manqué de trouver des obstacles à ses efforts dans ce domaine.

« Sa mort est certainement une grandes perte, non seulement pour les siens, mais pour son école, et pour toutes celles qui ont à cœur l'éducation de la jeunesse féminine. » G. G.

* * *

Les organisations féminines de Genève ont fait l'autre semaine une grande perte en la personne de Mlle Amélie Gampert, l'une des plus actives parmi celles qui s'occupent de travail social.

Femme énergique et intelligente, remarquablement capable et précise, Mlle Gampert avait commencé de bonne heure cette activité en fondant cette Société des *Fourmis*, dont ont fait partie tant de petites Genevoises devenues à l'heure qu'il est des adultes, et qui organisait parmi cette jeunesse la philanthropie sur une base intelligente et pratique. Plus tard, elle s'était beaucoup intéressée aux Foyers féminins, ces remarquables restaurants pour femmes seules, dont elle présidait la Société au moment de sa mort; elle était une des chevilles ouvrières des ouvroirs de l'Eglise protestante, qui distribuent du travail à domicile à des femmes nécessiteuses; et dans le même ordre d'idées, mais en y ajoutant un élément artistique, elle avait contribué à fonder le *Trèfle de Genève*, dont les ravissants travaux sur tulle, exécutés aussi par des femmes dans une situation difficile, sont connus hors de notre ville. Ses goûts d'organisation pratique l'avaient également amenée à s'intéresser activement à notre Exposition genevoise du Travail féminin de 1925, où elle fut une collaboratrice de tout premier ordre, dirigeant l'aména-